

Les Fables du Labyrinthe

Ésope, Phèdre, La Fontaine et les autres

Illustrations de Carine Sanson

Grec, latin, français

ILLADOR

Quelques années avant la création du Labyrinthe de Versailles, Jean de La Fontaine avait publié six premiers volumes de ses *Fables d'Ésope mises en vers*. Ces livres étaient destinés au Dauphin tout comme le futur Labyrinthe le sera. Pourtant, si La Fontaine est le premier à avoir proposé les fables d'Ésope pour l'éducation du prince, il sera éclipsé par Charles Perrault, qui mènera le projet du Labyrinthe avec Isaac de Benserade et André Le Nôtre.

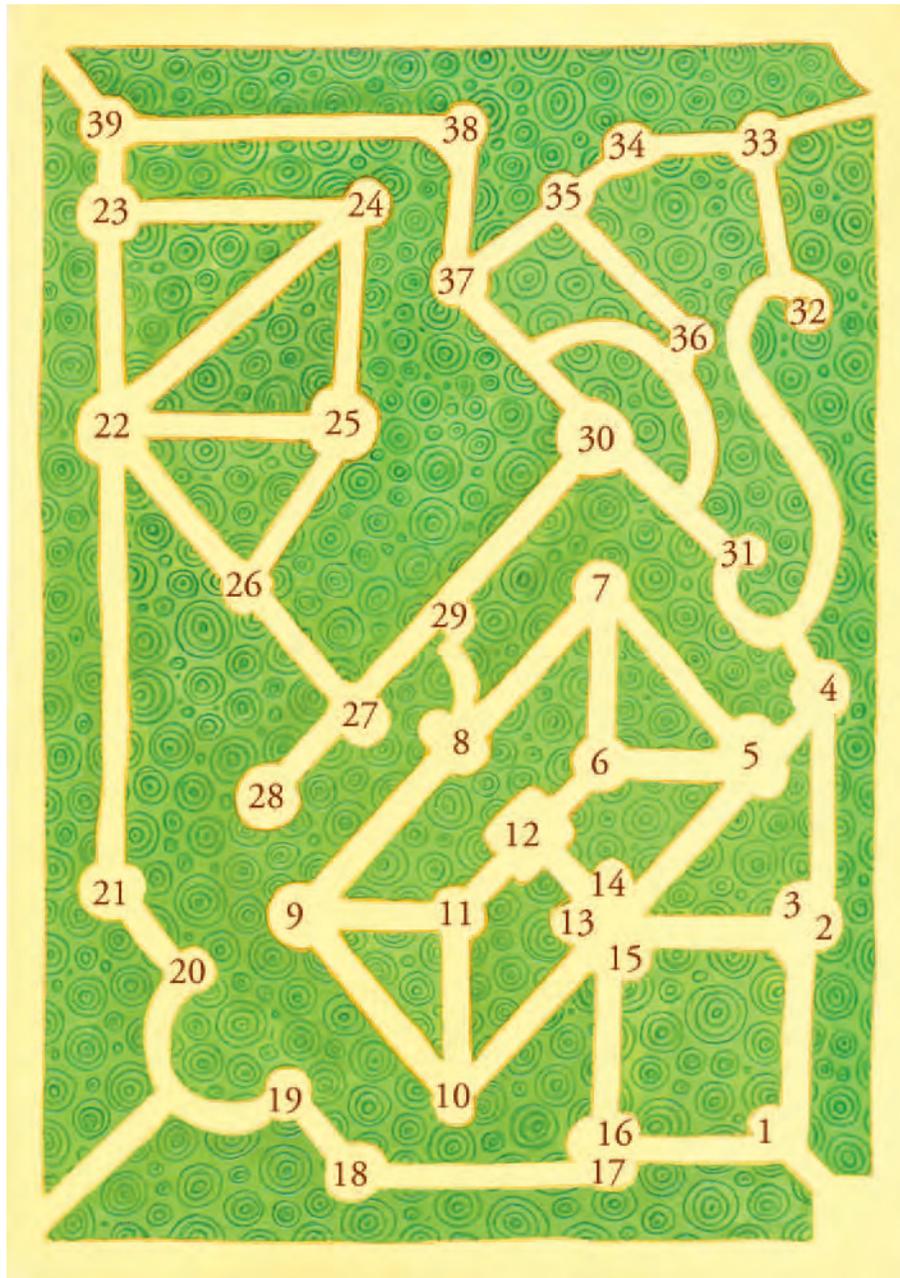
Les choix de Charles Perrault pour les sujets des fontaines du Labyrinthe ne recourent pas complètement celui des fables des six premiers volumes de Jean de La Fontaine. Certaines, aussi, n'ont pas de sources connues chez Ésope.

Ce livre veut redonner à lire les premiers inspireurs du Labyrinthe que sont Ésope, Phèdre et La Fontaine. Lorsque la source manque, et uniquement, il présente les quatrains d'Isaac de Benserade, les textes de Perrault et les interprétations de M. abbé de Bellegarde.

Les traductions du grec sont d'Émile Chambry (Les Belles Lettres, 1960).

Les traductions latines sont d'Alice Brenot (Les Belles Lettres, 1989).

L'ordre ainsi que les titres des fables sont ceux que l'on trouve dans le livre de Charles Perrault *Le Labyrinthe de Versailles*. Pour une même fable, ces titres diffèrent souvent de ceux que La Fontaine avait choisis.



Je dédie ce livre à ma mère,
et à Julien.

Carine Sanson

À MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et, si de t'agrèer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Jean de La Fontaine, I



1. LE DUC ET LES OISEAUX

Le Duc fut tellement battu par tous les Oiseaux,
à cause de son vilain chant et de son laid plumage,
que depuis il n'a osé se montrer que la nuit.

Tout homme avisé qui s'engage
Dans le Labyrinthe d'Amour,
Et qui veut en faire le tour,
Doit être doux en son langage,
Galant, propre en son équipage,
Surtout nullement loup-garou.
Autrement toutes les femelles
Jeunes, vieilles, laides et belles,
Blondes, brunes, douces, cruelles,
Se jetteront sur lui comme sur un hibou.

Charles Perrault

Les oiseaux en plein jour voyant le duc paraître
Sur lui fondirent tous à son hideux aspect.
Quelque parfait qu'on puisse être,
Qui n'a pas son coup de bec ?

Isaac de Benserade

2. LES COQS ET LA PERDRIX

Ἀλεκτρούνες καὶ πέρδιξ

Ἀλεκτρούνας τις ἐπὶ τῆς οἰκίας ἔχων, ὡς περιέτυχε πέρδικι τιθασῶ πωλουμένῳ, τοῦτον ἀγοράσας ἐκόμισεν οἴκαδε ὡς συντραφησόμενον. Τῶν δὲ τυπτόντων αὐτὸν καὶ ἐκδιωκόντων, ὁ πέρδιξ ἐβαρυσθῆναι νομίζων διὰ τοῦτο αὐτὸν καταφρονεῖσθαι ὅτι ἀλλόφυλός ἐστι. Μικρὸν δὲ διαλιπὼν, ὡς ἐθεάσατο τοὺς ἀλεκτρούνας πρὸς ἑαυτοὺς μαχομένους καὶ οὐ πρότερον ἀποστάντας πρὶν ἢ ἀλλήλους αἰμάξαι, ἔφη πρὸς ἑαυτόν· « Ἄλλ' ἔγωγε οὐκέτι ἄχθομαι ὑπ' αὐτῶν τυπτόμενος· ὄρω γὰρ αὐτοὺς οὐδὲ αὐτῶν ἀπεχομένους. »

Ὁ λόγος δηλοῖ ὅτι ῥάδιον φέρουσι τὰς τῶν πέλας ὕβρεις οἱ φρόνιμοι, ὅταν ἴδωσιν αὐτοὺς μηδὲ τῶν οἰκείων ἀπεχομένους.

Ἔσοπε, 21

Les Coqs et la perdrix

Un homme qui avait des coqs dans sa maison, ayant trouvé une perdrix privée à vendre, l'acheta et la rapporta chez lui pour la nourrir avec les coqs. Mais ceux-ci la frappant et la pourchassant, elle avait le cœur gros, s'imaginant qu'on la rebutait, parce qu'elle était de race étrangère. Mais peu de temps après ayant vu que les coqs se battaient entre eux et ne se séparaient pas qu'ils ne se fussent mis en sang, elle se dit en elle-même : « Je ne me plains plus d'être frappée par ces coqs ; car je vois qu'ils ne s'épargnent pas même entre eux. »

Cette fable montre que les hommes sensés supportent facilement les outrages de leurs voisins, quand ils voient que ceux-ci n'épargnent même pas leurs parents.

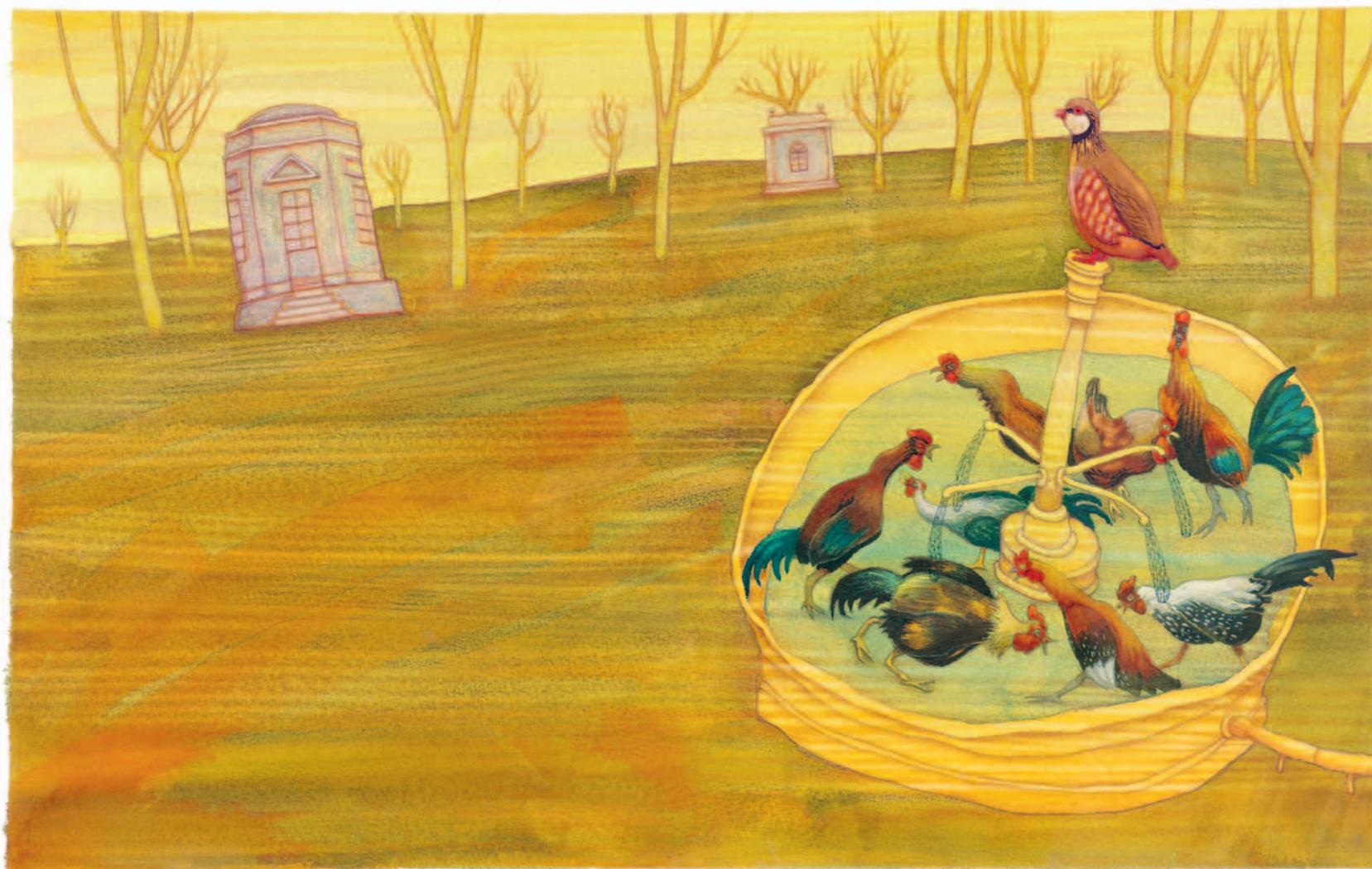
La Perdrix et les Coqs

Parmi de certains Coqs incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,

De la part de ces Coqs peuple à l'amour porté
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la Dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de Coqs et de Perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

Jean de La Fontaine, X, 7





3. LE COQ ET LE RENARD

Κύων καὶ ἀλεκτροῦν καὶ ἀλώπηξ

Κύων καὶ ἀλεκτροῦν ἔταιρείαν ποιησάμενοι ὤδευον. Ἐσπέρας δὲ καταλαβούσης, ὁ μὲν ἀλεκτροῦν ἐπὶ δένδρου ἐκάθευδεν ἀναβάς, ὁ δὲ κύων πρὸς τῆ ῥίζῃ τοῦ δένδρου κοίλωμα ἔχοντος. Τοῦ δὲ ἀλεκτροῦνος κατὰ τὸ εἰωθὸς νύκτωρ φωνήσαντος, ἀλώπηξ ἀκούσασα πρὸς αὐτὸν ἔδραμε καὶ στᾶσα κάτωθεν πρὸς ἑαυτὴν κατελθεῖν ἤξιον· ἐπιθυμεῖν γὰρ ἀγαθὴν οὕτω φωνὴν ζῶον ἔχον ἀσπάσασθαι. Τοῦ δὲ εἰπόντος τὸν θυρωρὸν πρότερον διυπνίσει ὑπὸ τὴν ῥίζαν καθεύδοντα, ὡς, ἐκείνου ἀνοιξαντος, κατελθεῖν, κακείνης ζητούσης αὐτὸν φωνῆσαι, ὁ κύων αἴφνης πηδήσας αὐτὴν διεσπάρραξεν.

Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι οἱ φρόνιμοι τῶν ἀνθρώπων τοὺς ἐχθροὺς ἐπελθόντας πρὸς ἰσχυροτέρους πέμπουσι παραλογιζόμενοι.

Ésope, 180

Le Chien, le coq et le renard.

Un chien et un coq ayant fait société allaient par chemins. Le soir venu, le coq monta sur un arbre pour y dormir, et le chien se coucha au pied de l'arbre qui était creux. Or le coq ayant, suivant son habitude, chanté avant le jour, un renard l'entendit, accourut et, s'arrêtant au bas de l'arbre, le pria de descendre vers lui ; car il désirait embrasser une bête qui avait une si belle voix. Le coq lui dit d'éveiller d'abord le portier qui dormait au pied de l'arbre : il descendrait, quand celui-ci aurait ouvert. Alors, comme le renard cherchait à parler au portier, le chien bondit brusquement et le mit en pièces.

Cette fable montre que les gens sensés, quand leurs ennemis les attaquent, leur donnent le change en les adressant à de plus forts.

Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.

Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse ;
Ne me retarde point de grâce :

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,

Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux dès ce soir.

Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix.

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.

Adieu, dit le Renard : ma traite est longue à faire,

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le Galand aussitôt

Tire ses grègues, gagne au haut,

Mal content de son stratagème ;

Et notre vieux Coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Jean de La Fontaine, II, 15



4. LE COQ ET LE DIAMANT

Pullus ad margaritam

In sterquilino pullus gallinacius
dum quaerit escam margaritam repperit.
« Iaces indigno quanta res » inquit « loco !
Hoc siquis pretii cupidus uidisset tui,
olim redisses ad splendorem pristinum.
Ego qur te inueni, potior cui multo est cibus ?
Nec tibi prodesse nec mihi id quicquam potis. »
Hoc illis narro qui me non intellegunt.

Phèdre, III, 12

Le Poulet et la perle

Dans du fumier, un jeune poulet, en cherchant sa pâture, trouva une perle : « Te voilà perdue, lui dit-il, dans un lieu bien indigne pour un objet si précieux. Si quelqu'un avide de ta valeur était venu ici, il y a longtemps que tu aurais recouvré ta splendeur d'autrefois. Moi, pourquoi t'ai-je trouvée, quand je préférerais beaucoup de la nourriture ? Ni à toi, ni à moi, cela ne peut servir en rien. »

Ce récit, je le fais pour certaines gens qui ne me comprennent pas.

Le Coq et la Perle

Un jour un Coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire :
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

Jean de La Fontaine, I, 20



5. LE CHAT PENDU ET LES RATS

Αἴλουρος καὶ μύες

Ἐν τινι οἰκίᾳ πολλοὶ μύες ἦσαν. Αἴλουρος δὲ τοῦτο γινούς ἤκεν ἐνταῦθα καὶ συλλαμβάνων ἕνα ἕκαστον κατήσθιεν. Οἱ δὲ μύες συνεχῶς ἀναλίσκόμενοι κατὰ τῶν ὀπῶν ἔδυνον, καὶ ὁ αἴλουρος μηκέτι αὐτῶν ἐφικνεῖσθαι δυνάμενος, δεῖν ἔγνω δι' ἐπινοίας αὐτοῦς ἐκκαλεῖσθαι. Διόπερ ἀναβὰς ἐπὶ τινα πάσσαλον καὶ ἑαυτὸν ἐνθένδε ἀποκρεμάσας προσεποιεῖτο τὸν νεκρόν. Τῶν δὲ μῶν τις παρακύψας, ὡς ἐθέασατο αὐτὸν, εἶπεν· « Ἀλλ', ὦ οὔτος, σοί γε, κἂν θύλαξ γένη, οὐ προσελεύσομαι. »

Ὁ λόγος δηλοῖ ὅτι οἱ φρόνιμοι τῶν ἀνθρώπων, ὅταν τῆς ἐνίων μοχθηρίας πειραθῶσιν, οὐκέτι αὐτῶν ταῖς ὑποκρίσειςιν [οὔτοι] ἐξαπατῶνται.

Ésope, 13

Le Chat et les rats

Une maison était infestée de rats. Un chat, l'ayant su, s'y rendit, et, les attrapant l'un après l'autre, il les mangeait. Or les rats, se voyant toujours pris, s'enfonçaient dans leurs trous. Ne pouvant plus les atteindre, le chat pensa qu'il fallait imaginer quelque ruse pour les en faire sortir. C'est pourquoi il grimpa à une cheville de bois et, s'y étant suspendu, il contrefit le mort. Mais un des rats sortant la tête pour regarder, l'aperçut et dit : « Hé ! l'ami, quand tu serais sac, je ne t'approcherais pas. »

Cette fable montre que les hommes sensés, quand ils ont éprouvé la méchanceté de certains gens, ne se laissent plus tromper à leurs grimaces.

Le Chat pendu et les Rats

Un Chat se pendit par la patte, et faisant le mort, attrapa plusieurs Rats.
Une autre fois il se couvrit de farine. Un vieux Rat lui dit :
– Quand tu serais même le sac de la farine, je ne m'approcherais pas.
Le plus sûr bien souvent est de faire retraite
Le Chat est Chat, la Coquette est Coquette.

Charles Perrault

Le Chat et un vieux Rat

J'ai lu chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fléau des Rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-Rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les Souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le Galand fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La Bête scélérate
À de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'est châtement ;
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais Garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et sur ses pieds tombant
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas ; je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai ; notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
 Blanchit sa robe, et s'enfarine,
 Et de la sorte déguisé
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
 Ce fut à lui bien avisé :
La Gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer autour.
C'était un vieux routier ; il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des Chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
 Rien ne te sert d'être farine ;
Car quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence.
 Il était expérimenté,
 Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté.

Jean de La Fontaine, III, 18



6. L' AIGLE ET LE RENARD

Αετός και αλώπηξ

Αετός και αλώπηξ φιλίαν πρὸς ἀλλήλους ποιησάμενοι πλησίον ἑαυτῶν οἰκεῖν διέγνωσαν, βεβαίωσιν φιλίας τὴν συνήθειαν ποιούμενοι. Ἡ δὲ εἰσελθοῦσα εἰς τὸν ὑποκείμενον θάμνον ἔτεκεν. Ἐξελθούσης δὲ αὐτῆς ποτε ἐπὶ νομῆν, ὁ αετός, ἀπορῶν τροφῆς, καταπτὰς εἰς τὸν θάμνον καὶ τὰ γεννήματα ἀναρπάσας, μετὰ τῶν ἑαυτοῦ νεοττῶν κατεθοιήσατο. Ἡ δὲ αλώπηξ ἐπανελθοῦσα, ὡς ἔγνω τὸ πραχθέν, οὐ <τοσοῦτον> ἐπὶ τῷ τῶν νεοττῶν θανάτῳ ἐλυπήθη ὅσον ἐπὶ τῇ ἀμύνη· χερσαία γὰρ οὔσα πετεινὸν διώκειν ἠδυνάτει. Διόπερ πόρρωθεν στᾶσα, ὃ μόνον τοῖς ἀδυνάτοις καὶ ἀσθενέσιν ὑπολείπεται, τῷ ἐχθρῷ κατηρᾶτο. Συνέβη δ' αὐτῷ τῆς εἰς τὴν φιλίαν ἀσεβείας οὐκ εἰς μακρὰν δίκην ὑποσχεῖν· θυόντων γὰρ τινῶν αἶγα ἐπ' ἄγρου, καταπτὰς ἀπὸ τοῦ βωμοῦ σπλάγχνον ἔμπυρον ἀνήνεγκεν· οὐ κομισθέντος ἐπὶ τὴν καλιάν, σφοδρὸς ἔμπεσὼν ἄνεμος ἐκ λεπτοῦ καὶ παλαιοῦ κάρφους λαμπρὰν φλόγα ἀνήψε. Καὶ διὰ τοῦτο καταφλεχθέντες οἱ νεοττοὶ (καὶ γὰρ ἦσαν ἔτι ἀτελεῖς οἱ πτηνοί) ἐπὶ τὴν γῆν κατέπεσον. Καὶ ἡ αλώπηξ προσδραμοῦσα ἐν ὄψει τοῦ αετοῦ πάντας αὐτοὺς κατέφαγεν.

Ὁ λόγος δηλοῖ ὅτι οἱ φιλίαν παρασπονδοῦντες, κἂν τὴν τῶν ἠδικημένων ἐκφύγῃσι κόλασιν δι' ἀσθένειαν, ἀλλ' οὖν γε τὴν ἐκ θεοῦ τιμωρίαν οὐ διακροῦνται.

Ésope, 3

L'Aigle et le renard

Un aigle et un renard, ayant fait amitié ensemble, décidèrent d'habiter l'un près de l'autre, dans la pensée que la cohabitation affermirait leur liaison. Et alors l'aigle prenant son essor s'établit sur un arbre très élevé et y fit sa couvée, tandis que le renard, se glissant dans le buisson qui était au pied de l'arbre, y déposa ses petits. Mais un jour que le renard était sorti pour chercher pâture, l'aigle à court de nourriture fondit sur le buisson, enleva les renardeaux et s'en régala avec ses petits. À son retour, le renard, voyant ce qui s'était passé, fut moins affligé de la mort de ses petits que de l'impossibilité de se venger ; en effet il ne pouvait, lui quadrupède, poursuivre un volatile. Il dut se contenter, seule ressource des impuissants et des faibles, de maudire son ennemi de loin. Or il arriva que l'aigle ne tarda pas à subir la punition de son crime contre l'amitié. Des gens sacrifiaient une chèvre à la campagne ; l'aigle fondit sur l'autel, y ravit un viscère enflammé et l'apporta dans son nid. Or un vent violent s'étant mis à souffler fit flamber un vieux fétu, et par suite les aiglons furent brûlés, car ils étaient encore hors d'état de voler, et ils tombèrent sur le sol. Le renard accourut et sous les yeux de l'aigle les dévora tous.

Cette fable montre assez que, si vous trahissez l'amitié, vous pouvez peut-être vous soustraire à la vengeance de vos dupes, si elles sont faibles ; mais qu'en tout cas vous n'échapperez pas à la punition du ciel.

Une Aigle fit amitié avec un Renard, qui avait ses petits au pied de l'arbre où était son nid ;
L'Aigle eut faim et mangea les petits du Renard qui, ayant trouvé un flambeau allumé mit le feu à l'arbre et mangea les Aiglons qui tombèrent à demi rôtis.

Il n'est point de peine cruelle
Que ne mérite une infidèle.

Charles Perrault

7. LES PAONS ET LE GEAI

Graculus superbus et pauo

Ne gloriari libeat alienis bonis
suoque ut potius habitu uitam degere,
Aesopus nobis hoc exemplum prodidit.
Tumens inani graculus superbia
pennas pauoni quae deciderant sustulit
seque exornauit. Vnde contemnens suos
inmiscet se pauonum formoso gregi.
Illi impudenti pennas eripiunt aui
fugantque rostris. Male mulcatus graculus
redire maerens coepit ad proprium genus ;
a quis repulsus tristem sustinuit notam.
Tum quidam ex illis quos prius despexerat :
« contentus nostris si fuisses sedibus
et quod natura dederat uoluisses pati,
nec illam expertus esses contumeliam,
nec hanc repulsam tua sentiret calamitas. »

Phèdre, I, III

Le Choucas orgueilleux et le Paon

Pour nous apprendre à ne pas nous glorifier des avantages d'autrui, mais plutôt à garder toute notre vie notre façon d'être naturelle Esope nous a laissé cet exemple ;

Bouffi d'un vain orgueil, le choucas ramassa les plumes que le paon avait perdues, et s'en fit une parure complète. Dès lors, méprisant ses frères, il va se mêler à la troupe brillante des paons. Ceux-ci déplument l'impudent oiseau et le chassent à coups de bec. Ainsi maltraité le choucas tout chagrin entreprit de revenir chez les siens ; mais ils le repoussèrent, lui infligeant ainsi une funeste flétrissure. Alors un de ceux qu'il avait d'abord méprisés : « Si, lui dit-il, tu t'étais contenté de notre séjour, et si tu avais accepté avec résignation ce que la nature t'avait donné, tu n'aurais point essuyé un premier affront et maintenant tu ne te verrais pas repoussé par nous dans ton malheur. »

Le Geai paré des plumes de paon

Un Paon muait ; un Geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Jean de La Fontaine, IV, 9

